



EN MARGE

Musique enfance retrouvée

Je relis *L'Oiseau Bleu* de Maurice Mæterlinck.

Au Royaume de l'Avenir, le vieux Chronos porte faux que bouscule la foule impatiente des « enfants qui vont naître » vient d'ouvrir les portes d'opaline : la galère de l'aurore appareille. Et ceux qui, ce jour là, sont élus par la vie embarquent, chacun avec son petit fardeau humain : le beau crime à commettre, la greffe du fruit encore inconnu, l'idée pour éclairer les hommes. Mais aucun ne se présente porteur de quelque harmonieuse symphonie, voire de quelque émouvante chanson...

Et c'est dommage.

C'est dommage parce que nous aimons croire que, si l'on naît poète — puisque ça se dit en latin ! — on naît bien plus certainement musicien. La musique a beau être sœur des précises mathématiques, l'art d'assembler, de combiner les sons reste encore le plus lourd de mystère. « Nous aurions bien pu être autre chose », dit le Camille Maclair des *Sonatines d'Automne*. Autre chose ? Soit : le romancier auquel nous pensons aurait avantageusement été notaire à Riom ou ailleurs ! Et le peintre que nous ne nommons point capitaine des pompiers de Vassy-en-Soufflant. Mais le plus modeste musicien, lui, n'a jamais « choisi sa vie ». Nulle part les vocations enfantines ne sont si nombreuses, si impératives en tout cas, qu'en musique. Pour un Pascal en qui semble revivre l'âme d'un Euclide, plusieurs Saint-Saëns semblent en eux reincarner le jeune Mozart.

A première réflexion, on trouverait naturel que la musique soit indispensable à l'enfant qu'une mélodie endort dans son berceau, à qui une chanson apprend le rythme des premiers pas. Féerique, la musique cadrerait si bien avec le féerique petit univers qu'il découvre à tâtons : elle serait à l'échelle de ses immenses chagrins et de ses joies sans limites. En réalité, notre musique, et le meilleur de notre musique reste presque toujours lettre morte ou bruit inutile pour l'enfant. Faudrait-il en accuser son manque de simplicité, d'ingénuité, de sincérité ? N'allons pas jusque là.

Ainsi ceux qui sont venus en ce monde sonore avec une musique en eux, en

recherchent d'abord l'écho dans tous les bruits — au fond de tous les silences. La musique, plus tard, pourra les prendre comme la mer. Il commenceront par imaginer au fond des coquillages, la chanson de la mer et de la musique. Une bouilloire ronronne dans les cendres. Un enfant la regarde. Un autre enfant l'écoute. Watt calcule la force expansive de la vapeur qui s'échappe. Grétry s'enchant de sa lente modulation. Ne souriez pas de ces anecdotes, du type de celles-là qui sont pain bénit aux auteurs de vies romancées : au petit Musée Grétry à Liège, on vous montre toujours la bouilloire dans les cendres refroidies...

Plus tard, l'enfant associera ses jouets à ses premiers émois musicaux. Ecartez, bien entendu, ces clairons et ces tambours qui servent mieux Mars qu'Euterpe. Il resterait à faire, par ce temps de Noël, une fort plaisante petite galerie de jouets de musiciens. On y mettrait côte à côte le petit piano sur lequel Saint-Saëns déjà nommé s'essayait à retrouver Don Juan et le flageolet où Berlioz jouait Malborough tout aussi bien — car l'âge abolit ici les préséance du génie — que le flutiau à deux sous sur lequel Charles Lecocq exhalait ses plaintes de petit infirme. Et des contemporains qui me firent l'amitié d'aussi troublantes confidences, je mettrais côte à côte toujours, le petit violon de Martinù, l'ariston de Claude Delvincourt, le phono à pavillon d'où Sauguet écoutait sortir en chapelet les douces tierces de *L'Arlésienne* — et aussi certaine petite locomotive modèle *Pacific 231*.

Enfin l'œuvre d'art elle-même agit sur l'enfant, et c'est souvent à l'âge où se fortifie en lui l'instinct d'imitation. Vers les mêmes années du commencement de ce siècle, l'un au Théâtre du Havre, l'autre à celui de Moscou, deux petits garçons écoutent *Faust* et *Boris Godounoff*. Le jeune Honegger, d'après *Faust*, écrit *Sigismond* ; le jeune Prokofieff, d'après *Boris*, écrit *Le Géant* : ce sont leurs premières partitions.

Dernier exemple. C'est en 1819, à Carlsbad, un pianiste y vient donner un concert dont un enfant sortira bouleversé. C'est en quelque façon à ce concert du pianiste Moschelès que nous devons Robert Schumann.

.....

Cette première rencontre qui permet à l'étincelle, au cri de jaillir (Anch'io son' ...compositore !), cette rencontre providentielle, on veut la mettre aujourd'hui à la portée de chacun.

Pour les mélomanes de l'autre siècle, on n'accédait au Parnasse que par le rigoureux et progressif commerce de Muzio Clémenti : beaucoup restaient à mi-côte. D'autres, rescapés du *Lac de Côme* ne devinaient la musique que plus tard, dans Chopin, à l'heure des premières rêveries sentimentales. Cependant une vaste littérature se créait pour les enfants sages : aux innocents les mains pleines. Sans tomber dans Streabog ni même dans Stephen Heller (*Scènes dans les Bois*), il y aurait, même pour les enfants devenus grands, de belles découvertes à faire dans une bibliothèque qui, contre le vieux Bach des *Petits Préludes* ferait tenir Debussy (*Children's Corner*), Florent Schmitt (*Petites Musiques* et sur *Cinq Notes*), Delvincourt (*Heures juvéniles*), Turina (*Nineries*), P. Vellones (*Au Jardin des Bêtes Sauvages*), Tansman (*Vingt pièces faciles*), Gretchaninoff (*Historiettes*), Harsunyi

(*Baby Dancing*), Lazar (*Pièces Minuscules*), Migot (*Le Petit Fablier*), Labey (*Six Pièces pour piano*), Cools (*Nos filles reçoivent*), Dalcroze (*Miniatures*), Woolett (*Croquis de Route*), Strjmer (*Album de Natacha*)... Et je n'ai pas tout dit ! Dans cette collection, le Strawinsky de *Pour les cinq doigts* serait battu par Borodine-Korsakoff-Liadov dans cet air des côtelettes « pour deux doigts » que Liszt trouvait merveilleux, ce trio étant battu à son tour par l'astucieux Martinù d'avec *Un seul doigt* !

Je me répète, je n'ai pas tout dit. Et je suis même resté assez incomplet pour vous donner le plaisir facile de me signaler certain cahier à la fin duquel, infailliblement, « un poète parle » .

.....

Mais tout cela ne représente, somme toute, que cet âge du piano, lors qu'on juchait devant cet instrument polygamme, les petites filles riches de dispositions et de précoce virtuosité. Le goût de la musique semblait alors le fruit de l'étude. On voudrait aujourd'hui que l'étude devienne l'inéluctable conséquence du goût. Bien des choses aident à créer celui-ci. Dans les foyers les plus fermés, l'incontinent T. S. F. déverse parfois de la musique, mêlée à la musiquerie et à la musicrotte. Et le précieux phono va prendre place sur la chaire de la plus modeste école. Mais si la musique paraît là-bas trop ménagère, elle semble ici trop didactique. Pour qu'elle devienne la fête quotidienne, il faut qu'elle soit une fête d'abord. Que l'enfant soit donc mis aussi tôt que possible et non sans quelque apparat en présence des chefs-d'œuvre de l'orchestre.

Sur ce point, les petits français moyens avaient hier encore, quelques bonnes raisons de jalouser les petits américains, les petits anglais, les petits suisses aussi — ou tout au moins 50 % des petits suisses : car à Bâle, où Weingartner offrit des concerts aux enfants, il y en avait, pour quinze cents qui trouvaient place, quinze cents qu'on devait refuser.

En France, un essai a été tenté récemment à Mulhouse : il a réussi. A Paris, le *Musée Musical* offrait, depuis quelques années, une histoire vulgarisée de la musique en dix séances, mais ces cours, comme une promenade au Louvre, étaient plutôt une extension des études où cette matière n'est pas encore au programme. (Alors que deux douzaines des disques et la petite *Histoire de la Musique* d'André Cœuroy permettraient, presque à n'importe qui, de l'enseigner !).

Aux *Concerts pour Enfants* que dirige Madame Marty-Zipelius opère Roland Manuel qui pratique l'art souriant de se hausser à la portée des plus petites tailles. Sans avoir l'air d'y tenir, il oblige les mélomanes en herbe à entrer dans le jeu de ses minuscules auditions-conférences. Et comme ses concerts ne se refusent rien, ils nous ont donné, cette saison, une authentique première audition d'Ho-negger !

Enfin l'O. S. P. vient de mieux faire encore en conviant, Salle Pleyel, le petit monde à un grand concert, sinon à un concert pour les grands. Même pour inaugurer son apostolat, l'O. S. P. n'a pas voulu se souvenir que le bon papa Haydn avait jadis écrit certaine *Symphonie Infantine* où la crécelle tenait un rôle, et le sifflet, et le coucou, et le tambour ; ni que Claude Debussy avait lâché, en plein

orchestre, les bonshommes de sa vieille *Boîte à Joujoux* ; ni que le Florent Schmitt du *Petit Elfe ferme l'Œil* et le Ravel de *Ma Mère l'Oye* avaient raconté à leur façon — et c'est la bonne — des histoires de Perrault et d'Andersen. Nadia Boulanger et Pierre Monteux s'amusaient pourtant à Peau d'Ane, j'en suis sûr ; il lui préférèrent pourtant le *Rouet d'Omphale* (— Qui ça, Omphale ?), lequel n'est guère amusant, sauf en ce qu'il cite *Lakmé*. Avec ce rouet, l'Ouverture de *Patrie*, des airs de ballet de Rameau, l'*Apprenti Sorcier*, deux pages de la *Damnation*. Ce choix est-il judicieux ? Le choix de la salle l'est-il ? Son ampleur et l'appareil même de ces exécutions ne permet guère d'espérer une participation active des enfants, ni même leur attention — ou leur silence. Bien mieux : l'orchestre, peuple assemblé, lui est-il accessible ? Il y eut des bravos, mais que prouvent-ils ? Interrogez les moins de douze ans ? Tout au plus, avec la complicité amène d'un institutrice-mentor, ai-je pu recueillir trois opinions.

— Voyons. Qu'est-ce qui vous a le mieux plu ? Ne répondez pas toutes à la fois.

— Le ballet avec la flûte, hasardent, à la fois, trois ou quatre voix timides.

— L'histoire du sorcier, affirment deux autres voix.

— Les deux premiers morceaux, M'sieu, confesse une voix isolée.

Le reste du groupe se tait, visiblement sans avis.

Pour la dernière des jeunes écouteuses, le concert avait été trop long des deux tiers. Pour les précédentes, le chef-d'œuvre de Dukas avait bénéficié de son sujet, encore que cette histoire soit bien incroyable en notre âge d'aspirateurs électriques et d'eau à tous les étages. Quant à Rameau, comment admettre que ce soit la clarté latine de son génie qui ait agi sur des petites bellevilloises pour qui Versailles ne représente que l'ennui d'une balade dominicale (Tramway) ligne N° 1). Enfin silencieuse unanimité sur Berlioz et Bizet : cela fait trop de bruit ; l'enfant a la peur instinctive d'être dupé ; il lui faut des musiques courtes, simples de rythme, franches d'allure et qui, sans redondance, ne font appel qu'à son cœur. Avec sa douce flûte, et malgré sa perruque Rameau avait su parler aux petits.

Nous voici loin encore des écolières allemandes qui viennent nous donner du Kurt Weill. Mais c'est déjà beaucoup de se mettre en route.

Paul-Louis Courrier raconte que, ne mordant pas au grec dans son petit âge, son professeur lui avait fait inventer, mot à mot, une langue qui n'était autre que celle d'Homère. Que voilà donc une méthode qu'on devrait appliquer en musique ! Dès ses premières émotions, ne la pourrait-on faire « inventer » par l'enfant ? Ainsi prendrait-il l'harmonieuse habitude de mettre de la musique dans son travail — Tarde voulait que tout travail se fit en musique ! —, dans ses souvenirs, dans sa vie.

Ainsi finirait-il peut-être par « penser » en musique...

La musique, c'est toujours un peu l'enfance retrouvée...

JOSÉ BRUYR.